

APOLLO, Φοῖβος Ἀπόλλων, plus anciennement Ἀπλῶν et Ἀπέλλων - Apollon, l'un des grands dieux de la Grèce. Nous parlerons successivement de sa légende, de ses caractères et de ses fonctions, de son culte et de ses monuments.

I

Dès l'antiquité on a distingué plusieurs Apollon ; Cicéron en nomme quatre ; nous ne nous occuperons d'abord que du fils de Jupiter et de Latone, qui est devenu le véritable Apollon hellénique, devant lequel tous les autres disparaissent.

La tradition la plus répandue est celle qui le fait venir au monde dans l'île de Délos, où Léo [*Latona*], sa mère, qui n'avait pu trouver d'asile nulle part pour ses couches, put enfin terminer sa course errante et mettre au monde deux jumeaux, Apollon et Artémis. L'hymne homérique les fait naître sur le mont Cynthus, non loin de l'Inopus. D'après la légende éphésienne, rapportée par Tacite, Apollon et sa soeur naissent dans le bois sacré d'Ortygie, près d'Éphèse; l'Inopus est remplacé par le Cenchrius et le palmier par un olivier. Suivant les uns, l'île de Délos s'appelait d'abord Ortygie, Astérie suivant d'autres. Elle prit le nom de Δήλος (la claire, la brillante), après la naissance d'Apollon et devint fixe, de flottante qu'elle avait été jusque là. L'hymne homérique, dans sa première partie, qu'on doit regarder comme un hymne à part, consacré aux fêtes de Délos, célèbre la rapide croissance du jeune dieu, qui, dès qu'il a goûté l'ambrosie et le nectar, fait éclater ses langes et, s'emparant de la lyre et de l'arc comme des attributs de sa puissance, annonce qu'il va révéler les volontés de Zeus.

Le mythe le plus célèbre de l'histoire d'Apollon est sa victoire sur

PYTHON, dragon terrible qu'il tua de ses flèches. Le second hymne à Apollon nous montre le dieu cherchant en Béotie un lieu pour y fonder son sanctuaire, comme Léo, dans le premier hymne, en cherchait un pour y faire ses couches. La nymphe Tilphussa, ou Delphussa, lui conseille de s'établir dans une gorge du Parnasse, sur le territoire de Crissa, espérant que le jeune dieu deviendra la proie du dragon qui y séjourne. Mais Apollon, vainqueur du monstre, bâtit son sanctuaire dans la gorge sauvage, et se venge de Tilphussa en obstruant sa source. Tel est, dans son antique simplicité, le récit homérique. D'après des traditions sans doute plus récentes, Python était un fils de la Terre, envoyé par Héra jalouse de Léo que Zeus avait rendue mère, ou, selon d'autres, la poursuivant, pour la tuer, seulement après qu'elle eut mis au monde ses enfants jumeaux. Zeus, avec l'aide de Poséidon, lui fait trouver un asile dans l'île d'Ortygie. Quatre jours après sa naissance, Apollon tue Python avec les flèches que lui a données Héphaïstos. Une peinture de vase représente Léo portant dans ses bras ses deux enfants et poursuivie par le serpent, qu'on voit sortir de l'ancre de Delphes [*Latona*]. Après avoir tué Python, Apollon se réfugia dans la vallée de Tempé pour l'expiation du meurtre. Ce fut là qu'il se purifia, et de là aussi qu'il revint à Delphes dans une pompe sacerdotale, couronné du laurier de Tempé et portant une branche à la main; et c'est en mémoire de ce retour, que les Delphiens envoyaient à Tempé tous les neuf ans un nombre de jeunes gens choisis pour y sacrifier à Apollon; ils revenaient de ce voyage la tête ornée du laurier sacré [*Septerion*, *Daphnephoria*].

Il faut rapporter au séjour du dieu dans la région du Pélion et de l'Ossa, sinon à des traditions venues d'un nord plus lointain, les fables relatives à l'Apollon des régions hyperboréennes. L'imagination avait fait de ces régions une contrée mystérieuse, dont

on ne retrouvait plus la route, ni par terre ni par mer, où l'on jouissait d'une paix et d'une lumière éternelles. Là, le dieu habitait, disait-on, avec Léto et Artémis, entouré d'un peuple voué à son culte et partageant ses plaisirs ; de là, chaque année, au retour de l'été, il revenait dans les sanctuaires de Délos et de Delphes, sur un char traîné par des cygnes ou par des griffons, ou porté lui-même par un de ces animaux tel on le voit représenté sur des vases peints. L'une des peintures ici reproduites le montre porté par un cygne, et descendant, la lyre en main, auprès du palmier qui lui était consacré (fig. 367). Dans la seconde peinture (fig. 368), il paraît tenir des branches du même arbre, un griffon lui sert de monture. Le départ (*ἀποδημία*) et le retour du dieu

(*ἐπιδημία*), émigrant vers les contrées hyperboréennes ou se transportant en Lycie, étaient célébrés dans ses principaux sanctuaires par des chants (*ὕμνοι αλητῖαοί, ἀποπεμπτῖαοί*), à l'expiration et au renouvellement de la belle saison.



Fig. 367. Retour d'Apollon à Délos.



Fig. 368

Apollon Hyperboréen

D'autres fables racontent la pénitence d'Apollon condamné à passer neuf ans au service d'un mortel, parce qu'il avait tué les Cyclopes, coupables d'avoir forgé la foudre avec laquelle Jupiter avait frappé Esculape. Pendant son exil, Apollon faisait paître les cavales d'Admète [*Admetus*]. Nous trouvons ici le dieu dans ses fonctions de νόμιος ou pasteur, bénissant par sa présence la maison royale dans laquelle il habite comme serviteur et où sa protection fait entrer comme épouse du maître la fidèle et dévouée Alceste. Une légende analogue le fait servir chez Laomédon, dont il conduit les boeufs, et le montre en même temps travaillant avec Poséidon à la construction des murs de Troie ; mais ici se développe le côté terrible du dieu, en opposition à sa face bienveillante, dans la vengeance qu'il tire de Laomédon pour lui avoir refusé la récompense promise à son travail.

Telle est, dans ce qu'elle a d'essentiel, la légende divine et humaine d'Apollon ; on y voit, dans la brume dorée du mythe, tous les traits d'une grande vie : naissance merveilleuse, génie prédestiné, lutte et victoire, faute et expiation, enfin le triomphe ; Apollon y apparaît comme un héros et comme un prêtre, comme un fils de dieu et comme un dieu, qui, déchu pour un temps de sa splendeur, parcourt la terre, s'associe aux travaux des hommes, éprouve lui-même les misères et les humiliations de la destinée humaine, pour remonter enfin à son rang dans l'Olympe et y jouir en dieu de son immortalité. L'hymne homérique nous le montre en possession de ces honneurs célestes. « A son approche, et dès qu'il tend son arc brillant, les dieux se lèvent de leurs sièges; Léto reste seule assise auprès du dieu qui se réjouit de la foudre ; elle détend la corde, passe le carquois, et de ses mains enlève des fortes épaules d'Apollon l'arc, qu'elle suspend contre la colonne de son père à un clou d'or ; puis

elle le conduit à son trône. »

Dans ses rapports avec d'autres divinités, Apollon se montre toujours supérieur à elles par un caractère moral plus élevé. Associé à Poséidon dans la construction des murailles de Troie, il n'en passait pas moins pour l'avoir dépossédé de l'oracle de Delphes, qui appartenait à ce dieu en commun avec la Terre. Sa supériorité se déploie également dans sa lutte avec HERMÈS racontée dans un des hymnes homériques. Son rival dans l'invention de la lyre, il est son vainqueur à la course dans les jeux Olympiques. Il l'emporte au pugilat sur Arès lui-même, aussi bien que sur Phorbas, dont il punit de mort l'insolence. Ce fut lui qui enseigna l'art de tirer de l'arc, à Hercule, dont la légende offre avec la sienne plus d'un point de ressemblance, mais qu'il domine cependant de toute la hauteur de sa divinité.

Apollon n'avait point d'épouse, il avait été refusé, de même que Poséidon, par Hestia, la sévère déesse; mais les unions qu'on lui attribuait avec des mortelles sont nombreuses et nombreuse sa postérité. Les plus illustres de ses enfants sont Esculape [AESCULAPIUS], le dieu de la médecine, qu'il eut d'Arsinoé ou Coronis; Iamus, célèbre devin, tige des lamiens d'Olympie, né d'Evadné; Aristée [ABISTEUS], dieu pastoral de la Thessalie, né de la nymphe Cyrène. Ces filiations s'expliquent par l'affinité des pouvoirs et des fonctions. Il en est de même de la tradition qui lui donnait pour filles Hilaira et Phœbé, épouses des Dioscures. D'un caractère plus mystique étaient les relations d'Apollon avec Hérophile, la sibylle qui prédit l'enlèvement d'Hélène et la chute de Troie, et qui se disait dans ses vers tantôt sœur, tantôt épouse et tantôt fille d'Apollon [SIBYLLAE]; plus mystérieuses encore et

fatales celles qu'il entretint avec Cassandre, la tragique fille de Priam [CASSANDRA] .

II

Les caractères et les pouvoirs attribués à Apollon sont nombreux et divers. On en reconnaîtra cependant la liaison dans l'énumération et la classification qui suivent.

Le caractère le plus frappant sous lequel il nous apparaît est celui d'un dieu de la lumière, qui tantôt se confond avec le soleil et tantôt en est distinct. Les études orientales ont contribué à lui restituer ce caractère solaire, lequel avait été contesté, et lui assignent en même temps une origine asiatique, ou plutôt aryenne. Bien que le nom d'Apollon soit, à ce qu'il semble, purement grec, et qu'on ne l'ait pas trouvé dans les Védas, on ne lui en reconnaît pas moins des traits frappants de ressemblance avec les dieux-soleils des Hindous, Sourya et Roudra. La victoire d'Apollon sur Python rappelle de la manière la plus frappante celle d'Indra sur le serpent Ahi dans l'hymne védique. Daphné, dont les poètes ont fait, à cause de la signification de ce nom, une nymphe transformée en laurier et échappant par là à la poursuite amoureuse d'Apollon, s'appelle en sanscrit Ahanâ; c'est l'aurore que le soleil aime, poursuit, et qui meurt, quand il l'embrasse de ses rayons ; les Charites, associées à Apollon dans d'anciens monuments, sont les Harits, ou juments attelées au char du soleil dans la mythologie indienne. Suivant Plutarque, les anciens Grecs pensaient qu'Apollon et le Soleil étaient un même dieu, ce qui sans doute n'empêchait pas qu'Apollon ne fût distinct du dieu-nature Hélios [Sol]. Il semble que Délos ait été l'île

du soleil levant : quand Apollon y naît, tout y devient d'or. Ce métal brillant était sans doute consacré symboliquement à Apollon; car sa lyre, son carquois, son arc, ses vêtements étaient d'or, selon Callimaque, et il avait dans le lieu le plus caché du temple de Delphes, une statue d'or. Le nom ancien de Phoebus, Φοῖβος (le brillant, le pur), qui resta accolé à celui d'Apollon, et ce nom lui-même sans doute, rappellent son identité primitive avec le soleil.

Les récits qu'on faisait des migrations du dieu ont la même origine; et il faut encore expliquer de même le grand rôle que jouent certains nombres dans la religion d'Apollon. C'est au dieu solaire qui règle le cours du mois, que les nombres sept et neuf étaient consacrés. C'est le septième jour du mois qu'on célébrait sa fête. Ce jour, où l'on plaçait sa naissance, lui appartenait partout, comme aussi le premier jour du mois, c'est-à-dire celui de son renouvellement (νεομηνία) : de là les noms de Ἐξδομαγενής, de Ἐξδομαῖος ou Ἐξδόμενος, de Ἑπταμηναῖος, et celui de Νουμήνιος, qui lui étaient donnés. Celui de Ἐξδομαγέτης est interprété diversement : il convient également au conducteur des sept jours de la semaine, des sept planètes, des sept pléiades, etc. A la naissance d'Apollon, les cygnes de Méonie tournèrent sept fois autour de Délos en saluant autant de fois de leur chant l'accouchement de Latone, et en mémoire de ce chant Apollon donna sept cordes à la lyre. On pourrait faire encore plus d'un rapprochement semblable. Les nombres neuf et cinq, dans d'autres circonstances des légendes et du culte apollinaires, n'avaient pas moins d'importance.

On ne peut méconnaître le dieu de la lumière (λύαη, *lux*), dans l'Apollon Lycien (Λύαιος, Λύαειος, Λυαηγενής), dont on trouve le culte établi dès un temps fort ancien sur une partie des côtes de

l'Asie Mineure, et qui donna son nom au pays des Termiles, devenu la Lycie. Les sanctuaires de la Lycie, et principalement celui de Patara, étaient, d'après une tradition analogue à celle des Hyperboréens, le séjour du dieu pendant six mois chaque année. Il est probable que c'est d'Asie que le culte d'Apollon Lycien vint à Athènes, à Argos, à Sicyone, à Trézène et jusqu'à Lycorée près de Delphes. Les mêmes idées y devinrent, par une sorte de dérivation, l'origine de fables dans lesquelles le loup (λύκος) était le symbole de l'hiver chassé par l'action du soleil, ou encore des fléaux auxquels Apollon a la puissance de mettre fin. Le loup qui figure sur les monnaies d'Argos a été avec raison interprété dans ce sens.

C'est aussi le dieu solaire qui fait germer et fructifier, c'est lui qui protège les moissons. Apollon Θαργήλιος recevait les prémices des récoltes à Delphes et à Délos ; des épis d'or (χρυσούν θέρος) étaient portés à Delphes par les citoyens de plusieurs villes. L'épi qui figure sur les monnaies de Métaponte est une allusion à cet usage (fig. 369). Dans les fêtes des THARGELIA, on faisait aussi des offrandes

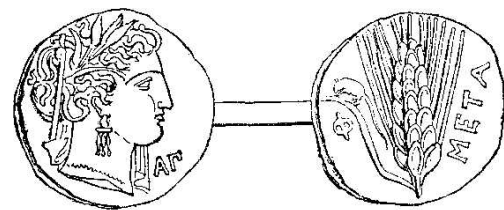


Fig. 369. Monnaie de Métaponte.

expiatoires pour obtenir la protection d'Apollon contre les fléaux qui désolent les agriculteurs : c'est ce que rappellent sur les mêmes monnaies, la souris ou le rat,

dont Apollon Σμινθεύς ou Σμίνθιος est le destructeur ; sur d'autres on voit à la même place la sauterelle, autre ennemi contre lequel on invoquait le secours d'Apollon Παρνοπίων ou Παρνόπιος ; ailleurs, on vient de le dire, on l'appelait comme défenseur contre les ravages des loups (Λυαοατόνος).

Apollon-archer (Ἐχάτος, Ἐχάεργος, Ἐχαιζόλος, Ἐχηζόλος, Κλυτότοξος, Ἄργυρότοξος), est un développement d'Apollon soleil. Il apparaît armé de son arc et de ses flèches comme un dieu vengeur (Οὐλίος), envoyant la mort aux hommes injustes ou insolents, ou à ceux qui l'ont offensé. Ainsi on le voit frappant de la peste l'armée des Grecs, tuant les fils de NIOBÉ ou combattant avec les dieux de l'Olympe contre les géants [GIGANTES]. Il était adoré comme dieu guerrier et protecteur sous le nom de Βοηδρόμιος [BOEDROMIA]. On lui attribuait aussi la mort subite et douce. Sous cet aspect, Apollon prend place parmi les divinités fatales qui tiennent dans leurs mains la destinée humaine, et devient conducteur des Moeres ou Parques (Μοιραγέτης).

Le dieu qui frappe est aussi celui qui secourt, qui détourne le mal, le sauveur (Ἀλεξίχαχος, Ἀχέσιος, Ἀχέστωρ, Ἐπιχούριος, Ἀποτρόπαιος, Σωτήρ). Apollon paraît figurer la vertu purificatrice, l'action bienfaisante du soleil. Cette action le rattache à celle qu'il exerçait comme dieu de la médecine ; elle s'en distingue néanmoins. Comme destructeur de monstres, dessécheur de torrents, Apollon tantôt fait naître et tantôt dissipe les miasmes putrides; de là son double rôle relatif aux épidémies. On lui attribuait la cessation de ces fléaux, et la reconnaissance des peuples était attestée par des monuments tels que le temple de Phigalie, en Arcadie, ou la statue d'Apollon Ἀλεξίχαχος, oeuvre de Calamis, à Athènes. Apollon était le dieu purificateur et expiateur par excellence (χαθάρσιος). Il n'a pas ce caractère seulement dans ses fêtes à Delphes [PYTHIA], où il donne l'exemple de se laver lui-même du meurtre de Python : partout on rencontre dans son culte des pratiques semblables [DELPHINIA, THARGELIA, KARNEIA].

Sous d'autres aspects, Apollon personnifie en lui les divers états des sociétés naissantes. Dieu chasseur (Ἄγραυς), il préside à la destruction des animaux sauvages, ennemis de l'homme. Dieu pasteur (Νόμιος, Καρνεῖος), ancien berger des troupeaux d'Admète et de Laomédon, son regard favorable fait multiplier les troupeaux en même temps qu'il détruit les loups et les autres animaux nuisibles. Sous le nom d'Ἄγυιεύς [AGYIEUS], il veille au seuil de chaque demeure et sert de guide sur les chemins. Il est architecte, constructeur de villes : dès l'âge de quatre ans, avec l'aide d'Artémis, sa soeur et sa compagne fidèle, il a construit un autel dans l'île d'Ortygie ; il a élevé les murs de Troie en compagnie d'un autre dieu, Poséidon, et d'un mortel, Éaque, s'associant ainsi aux travaux des hommes. Conducteur de colonies (Ἀρχηγέτης, Κτίστης, Οἰχιστής, Δωματίτης) c'est lui qui, sous la forme d'un corbeau, a guidé Battus à la fondation de Cyrène et qui a mis sur ses lèvres les paroles magiques par lesquelles il écartait les lions du berceau de la cité ; ou bien, accompagné du dauphin, ami du navigateur, Apollon Δελφίνιος conduit les colons sur les mers

Comme dieu de la musique et de la poésie, Apollon déploie un nouveau pouvoir civilisateur. Inventeur de la lyre ou de la cithare, ou, suivant une autre tradition l'ayant reçue d'Hermès pour en devenir le maître, Apollon Μουσαγέτης préside le chœur des Muses. Apollon est le dieu des luttes poétiques et musicales qui ont joué un si grand rôle dans le développement de la Grèce. Le dieu passait pour avoir concouru lui-même et pour s'être vengé de ceux qui s'étaient opposés à lui dans l'exercice de son art. Linus, ce fils d'une muse, et, selon une tradition, d'Apollon lui-même, fut tué par lui pour avoir osé le défier au chant. On sait quelle vengeance il tira de MARSYAS assez audacieux pour lutter avec la flûte du satyre

contre le dieu de la cithare. Le jugement de MIDAS et la punition qui lui fut infligée pour avoir préféré la flûte de Pan à la lyre d'Apollon ne sont pas moins fameux. Cependant Apollon se réconcilia avec les joueurs de flûte, lorsque Sacadas, musicien et poète argien, eut fait entendre le premier chant sur la flûte, aux jeux Pythiques, où il remporta le prix.

Apollon joue surtout un grand rôle comme dieu de la divination et des oracles [DIVINATIO, ORACULA]. C'est Zeus qui lui a donné la science de toutes choses. La divination confinait, d'ailleurs, à la poésie et à la médecine. C'est comme devin (Ιχτρούμαντις), qu'Apollon vient se confondre avec Paeon, l'ancien médecin des dieux dans la mythologie homérique. « C'est Apollon, dit Pindare, qui dispense aux femmes ainsi qu'aux hommes les remèdes contre les maladies cruelles. » C'est aussi lui qui envoie les songes. Il préside à toute inspiration, poétique ou prophétique. L'institution des oracles est liée au progrès de la civilisation ; ils acquièrent une telle influence, que le plus célèbre de tous, celui de Delphes, devint la métropole religieuse de la Grèce et la capitale politique des peuples qui envoyaient des représentants à l'assemblée amphictionique de Delphes [AMPHICTIONES]. Les Barbares eux-mêmes envoyaient des présents au temple de Delphes.

III

Le dieu de la chaleur et de la lumière, l'archer destructeur des monstres, le dieu pasteur des anciens habitants du Péloponèse, le dieu marin des rivages de la mer Égée, n'est devenu que par degrés ce dieu de l'ordre et de l'harmonie, régulateur des saisons, fondateur

et législateur des cités, créateur des arts, qui révèle par la poésie et par les oracles des vérités supérieures ; dieu purificateur qui venge le mal et qui l'efface, qui guérit les corps et réconcilie les âmes, arbitre et pacificateur des peuples, dont le culte, par ses progrès, a marqué partout les progrès de la civilisation et de la raison publique. Les traits rassemblés dans cette figure idéale qui reçut les adorations de toute la Grèce et qui était la plus pure expression de son génie, furent épars d'abord entre des divinités plus grossières, diverses par leur origine aussi bien que par leur nature et leurs attributs ; on peut saisir une parenté entre elles, mais non établir une filiation régulière.

Parmi les divers Apollon mentionnés par Cicéron, il en est un peut-être pélasgique, celui qu'il appelle *Nomion* et dont il fait le législateur de l'Arcadie. Ce surnom de Νόμιος (pasteur) convient à la divinité d'un peuple de bergers. Cependant on ne trouve de trace historique d'un culte d'Apollon en Arcadie qu'à une époque relativement récente, et la construction du temple le plus fameux qu'il eut dans cette contrée, celui de Phigalie, ne remontait pas plus haut que la guerre du Péloponèse. Le culte d'un Apollon pasteur et chasseur se rencontre sous différents noms (Ποίμνιος, Ἐπιμήλιος, Τράγιος, Ἄρνοχόμης, Μηλόεις, Γαλάξιος, Ἄγρευς), dans diverses parties de la Grèce. Celui d'un Apollon Καρνεῖος, qui se rapproche de l'Apollon Νόμιος, paraît fort ancien dans le Péloponèse. Pausanias parle d'un dieu Καρνεῖος, auquel on donnait le surnom de « domestique » (Οἰχέτας), et dont le culte avait précédé à Sparte l'arrivée des Doriens. Ce dieu a pu se confondre avec l'Apollon dorien. Selon Callimaque, Sparte avait été le premier siège du culte d'Apollon Καρνεῖος. De là il se répandit dans le Péloponèse et passa dans l'île de Théra, puis à Cyrène où cet Apollon avait un temple dans lequel on entretenait un feu perpétuel. Les fêtes d'Apollon

Καρνεῖος à Sparte offraient un caractère à la fois guerrier et pastoral [KARNEIA]. Le prêtre qui célébrait cette fête s'appelait ἀγητής, et le principal jour de la fête ἀγητορία, sans doute en commémoration des antiques migrations, et parce qu'Apollon avait été le dieu conducteur, le Θεός ἡγήτωρ des Doriens. On retrouve ici son caractère solaire, le soleil ayant été le conducteur des migrations aryennes dans leur marche d'Orient en Occident. Le culte du dieu d'Amyclée, assimilé par la suite à Apollon, et de Hyacinthe, dont on fit son favori, tué par lui en jouant au disque, enterré sous son idole même, et dont le sang donna naissance à la fleur pourprée du même nom, ce culte a précédé dans le Péloponèse l'invasion doriennne. Apollon Amycléen fut un des dieux les plus vénérés des Lacédémoniens, et les HYACINTHIA une de leurs fêtes les plus importantes.

Apollon était le dieu par excellence des Doriens, leur dieu national ; ce qui ne veut pas dire qu'il faille renfermer, avec Otfried Muller, l'historien des Doriens, le berceau du culte apollinique dans la Thessalie; mais on peut suivre avec lui la marche des Doriens portant leur dieu de l'Histiéotide dans la Phocide, où ils allaient fonder le temple de Delphes, et ensuite dans le Péloponèse. La grande procession delphique qui se rendait tous les neuf ans à Tempé pour y cueillir le laurier du Pénée [DAPHNÉPHORIA] était une manière de retour aux origines du culte. La route que suivait la théorie pour revenir à Delphes, en passant par la Doride, cette route qu'on appelait la « voie sacrée », était sans doute la même qu'avait suivie la migration doriennne. Plus tard, ces mêmes Doriens portèrent leur dieu dans le Péloponèse, lors du retour des Héraclides, dirigé par les prêtres de Delphes. Les progrès du culte d'Apollon suivirent les progrès de la puissance doriennne.

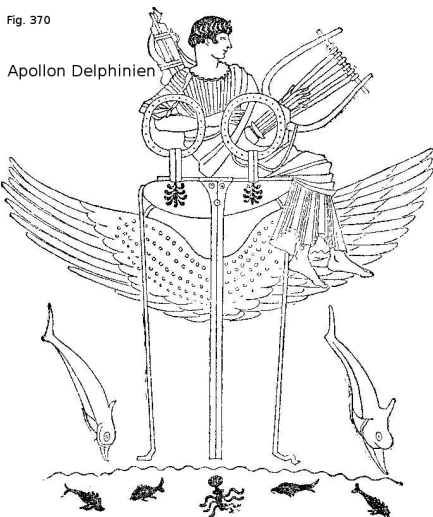
Otfried Muller veut que le culte d'Apollon ait été porté en Crète, ainsi qu'à Délos, par des aventuriers doriens, dès le temps où la tribu habitait encore sur les rives du Pénée. Cependant Cicéron admet un Apollon crétois, parent et rival du Zeus crétois. Ce qui résulte de l'hymne homérique, c'est qu'il existait entre les sanctuaires de Cnosse et de Pytho d'antiques relations, et que le temple d'Apollon Pythien fut à l'origine desservi par des prêtres crétois.

« Le culte d'Apollon, dit Grote, est un des faits les plus anciens, les plus importants et les plus fortement marqués du monde grec, et il s'est répandu au loin dans toutes les branches de la race ». Il n'était même pas exclusivement grec. Apollon, dans l'Iliade, apparaît comme le dieu des Troyens hostile aux Grecs. Le culte d'Apollon Sminthien était répandu dès l'époque homérique sur toute la côte asiatique et dans les îles voisines, à Chrysé, à Cilla, à Ténédos, à Lemnos, à Céos, à Lesbos, dans la Lycie, à Rhodes et jusque dans le voisinage d'Alexandrie en Égypte, avec les noms de Αύχιος, de Σμινθεύς [SMINTHIA], de Παρνόπιος, de Κιλλαῖος, de Γρυνεῖος, etc. Il est probable que c'est d'Asie que le culte d'Apollon Λύχιος vint à Athènes, à Argos, à Sicyone, à Trézène, à Lycorée.

Des traits assez marqués distinguent l'Apollon ionien. Cet Apollon, marin et colonisateur, père d'Ion, dont le culte se substitua en partie à celui de Poséidon, c'est Apollon Δελφίνιος, dont le dauphin, ami des navigateurs, est le symbole, et qui conduisit les colons ioniens de rivage en rivage. Il avait un temple dans l'acropole de Massilia. C'est lui qui, sous cette forme, dans l'hymne homérique, dirige vers Crisa et vers Delphes les Crétois de Cnosse qui doivent s'y consacrer à son culte. Une peinture de vase montre (fig. 370) le dieu voguant vers ses nouveaux autels, assis sur un trépied ailé qui

vole à la surface des flots. Les dauphins qui l'accompagnent sont des emblèmes d'Apollon Delphinien. Il tient l'arc et la lyre, qui conviennent également à Apollon Pythien, que les Athéniens ne croyaient pas différent du premier. Ils l'honoraient, comme père d'Ion, du nom de Πιχρώος ; c'est-à-dire qu'ils lui rendaient, comme à l'auteur de leur race, un culte de famille; comme tel aussi, ils l'introduisirent parmi les divinités de l'Acropole. La fable par laquelle s'établit une filiation qui donnait à Apollon pour mère Athéné et pour père Héphaïstos, en sorte qu'il se trouvait être le frère d'Érechtheus, ne fit que rattacher le culte ionien à des cultes plus anciens de l'Attique.

Fig. 370



Les Athéniens avaient parmi leurs temples un *Pythion* et un *Delphinion* ; celui-ci élevé, disait-on, dès le temps d'Égée ou de Thésée, le premier vers l'époque de Solon ou des Pisistratides. Il y avait d'autres sanctuaires d'Apollon Pythien à Marathon et à Cœnoë, sur la voie sacrée d'Éleusis, comme sur toutes les routes suivies par les théories qu'envoyaient à Delphes les villes de la Grèce entière, celles de l'Asie, de l'Italie et de la Sicile, aussi bien que des îles de la mer Égée ou du Péloponèse. Les Athéniens célébraient la fête d'Apollon Delphinien [DELPHINIA] à la fin de mars (6 munychion), c'est-à-dire après l'équinoxe, lorsque, sous l'influence du dieu qui

ramène les longs jours, la mer redevient navigable. Le même dieu, à Uginé, était appelé Οίχιστής et Δωματίτης, et le mois d'avril, où l'on célébrait sa fête [HYDRÉPHORIA], était le mois delphinios.

Apollon Ἄχτιος, dont le principal sanctuaire et les fêtes les plus importantes [ACTIA] étaient ceux du promontoire d'Actium en Acarnanie ; Apollon de Leucate (Λευχάτας) ; Apollon Ἀιγλήτης et Ἀναφχίος, Ἐμζάσιος et Ἐχζάσιος, dont on rencontre les noms en divers endroits où l'on prétendait qu'il avait reçu les sacrifices des Argonautes ; Apollon Ἐπιζατήριος, à Trézène et d'autres encore ont des caractères communs : c'est un dieu protecteur qui apaise les flots et en même temps un dieu purificateur à qui on fait des offrandes expiatoires.

Ce dernier caractère appartient aussi à Apollon Θαργήλιος également fêté au printemps, dans le mois qui s'appelait, de son nom, thargélion, comme le dieu qui protège et mûrit les moissons ; non seulement on lui en portait les prémices, mais encore on lui offrait des sacrifices expiatoires pour obtenir son assistance contre les fléaux redoutés des agriculteurs [THARGELIA].

Les fêtes d'Apollon se succédaient à Athènes de mois en mois pendant tout l'été. Nous renvoyons pour ce qui concerne chacune d'elles aux articles spéciaux. C'était, au commencement de l'année athénienne, dans le mois d'hécatombaion (juillet-août) la fête des hécatombes [HECATOMBAIA], qui lui a donné son nom, comme celle de METAGEITNIA a donné le sien au mois suivant. Du nom de BOEDROMIA venait le nom de boèdromion, donné à la fin de septembre et au commencement d'octobre ; de celui de PYANEPSIA, le nom de pyanepsion (octobre-novembre). Après

l'hiver revenaient à la fin de mars, le 6 munychion, les DELPHINIA, et un mois après les THARGELIA. On ne connaît pas précisément l'époque des PANIONIA.

Hors d'Athènes, outre les fêtes déjà mentionnées des Doriens [KARNEIA, HYACYNTHIA], celle des GYMNOPAIDIA était propre à Sparte ; les SMINTHIA étaient sans doute célébrées ailleurs qu'à Rhodes, où on les trouve indiquées ; la Béotie avait, comme Delphes, une fête appelée DAPHNEPHORIA. Les trois grandes fêtes de Délos [DELIA], magnifiquement chantées dans l'hymne homérique à Apollon Délien, rassemblaient dans l'île, au commencement de l'été, pour emprunter les expressions du poète, « les Ioniens à la robe traînante ».

Le caractère du dieu solaire, si reconnaissable dans la plupart des fêtes d'Apollon à Athènes, n'est pas moins sensible dans celles qui se succédaient à Delphes du printemps à l'automne [THEOPHANIA, SEPTERION, THEODAISIA, DAPHNEPHORIA, THEOXENIA, PYTHIA], quoique d'autres idées s'y mêlent et soient dominantes.

C'est à Délos que le culte d'Apollon paraît avoir eu son plus brillant épanouissement; à Delphes, le caractère est plus sévère. L'importance de l'oracle de Delphes, surtout après l'établissement de la ligue amphictionique, époque à laquelle le mantéion pythien devint un centre religieux pour toute la Grèce (χοινή ἐστία τῆς Ἑλλάδος) fut surtout politique et morale [OBACULA, AMPHICTIONES]. C'est par ordre de l'oracle que furent institués d'abord les jeux Olympiques [OLYMPIA], puis les jeux Pythiens à Delphes [PYTHIA] après la guerre Sacrée, dans la 48^e olympiade

(586 ans avant J.-C.) Jusque-là la fête célébrée à Delphes chaque neuvième année, n'avait d'autres luttes que des luttes musicales. Les jeux établis sur le modèle des jeux Olympiques avaient lieu sous la surveillance et la direction des Amphictions, le conseil commun de la Grèce. Mais si le dieu habitant des rochers de Pytho avait consenti à laisser troubler ces solitudes par le bruit des chars, afin de faire de son séjour un lieu de réunion pour tous les Hellènes, ce lieu ne perdit pas son caractère essentiellement religieux. Non seulement tous les peuples grecs, mais aussi les étrangers y cherchaient, comme les Phrygiens au temps de Midas, les Lydiens sous les Mermnades, les Étrusques et les Romains sous les Tarquins, des conseils sacrés pour le gouvernement des États et la conduite de la vie.

Ce n'est pas seulement par ses oracles, qui exerçaient sur l'existence des États et des citoyens une si puissante influence, qu'Apollon s'était attiré la vénération universelle. Il était un dieu purificateur et un dieu sauveur (Καθάρσιος, Σωτήρ) : c'est à lui que s'adressaient les suppliants pour être délivrés de toute souillure. Le recours aux cérémonies religieuses comme moyen d'expier et d'effacer le crime paraît être entré dans les mœurs des Grecs postérieurement à Homère ; à mesure qu'elle y pénétra, elle accrut l'autorité du dieu qui, à Delphes ou ailleurs, réconciliait et apaisait les âmes [LUSTRATIO, EXPIATIO, ORESTES]. L'idée de pureté se rattache naturellement à la religion du dieu de la lumière. Elle n'est pas seulement imposée au coupable, au meurtrier qui ne peut assister aux fêtes d'Apollon, s'il n'a expié son crime : personne ne doit s'approcher de son temple s'il ne s'est auparavant purifié par l'eau ou par les sacrifices. Celui qui se croit menacé par un songe fait aussi une offrande à Apollon Ἀποτρόπαιος. On l'implore contre

les maladies et surtout contre les épidémies, après avoir fait des lustrations ; on voyait encore, au temps de Pausanias la statue d'Apollon Ἀλεξίχαρος, œuvre de Calamis, qu'on avait fait venir à Athènes pendant la peste au commencement de la guerre du Péloponèse. Le voisinage des morts est en horreur au dieu : par trois fois il commande aux Athéniens de purger de ses tombeaux l'île de Délos, l'île sacrée.

Nous avons déjà signalé le caractère expiatoire des sacrifices des THARGELIA ; à Leucate comme dans la fête athénienne, un criminel était précipité du haut des rochers pour servir de victime expiatoire (ἀποτροπῆς χάριν) ; quand les mœurs s'adoucirent, on préserva la vie du condamné en l'enveloppant de plumes, ou même en attachant à son corps des oiseaux tout entiers, un bateau l'emportait chargé des fautes de tout le pays ; plus tard et par suite de la transformation même apportée dans les idées par la religion d'Apollon, le saut de Leucate fut considéré comme un remède et une purification qu'offrait aux âmes trop violemment agitées par l'amour, le dieu à qui elles venaient demander le repos ; et cet usage, comme le précédent, était rattaché à la légende de Céphale, qui le premier, disait-on, avait donné l'exemple de chercher la guérison dans les eaux de la mer [CEPHALUS]. Les sacrifices analogues dont on trouve ailleurs la trace, dans le culte devenu si pur d'Apollon, ont tous pour origine sans doute le besoin d'expiation ; et ce besoin n'est pas étranger à l'usage de lui offrir les prémices non seulement de l'agriculture (celles-ci lui étaient dues comme au dieu qui fait mûrir les moissons), mais de toutes choses, et même de lui consacrer, comme chez les Crétois et chez les Magnètes, une génération entière (ἀπαρχὴ ἀνθρώπων), sorte de printemps sacré analogue au VER SACRUM des peuples italiens. Il y avait à Délos un autel où l'on

n'offrait pas de sacrifices sanglants, mais seulement des grains d'orge ou de froment; à Patare, on portait des gâteaux en forme d'arc, de flèches et de lyre ; à Delphes, des gâteaux et de l'encens. Ces offrandes non sanglantes n'étaient pas les seules : on sacrifiait aussi à Apollon des boeufs, des chèvres, des brebis ; les hétacombes immolées sur ses autels avaient fait donner son nom au premier mois de l'année des Athéniens.

La musique, les chœurs de chant et de danse faisaient partie, en général, du culte de toutes les divinités, mais particulièrement de celui d'Apollon, qui conduit le chœur des Muses et des Grâces. La poésie religieuse s'est développée dans les temples : ce fut à Delphes que, suivant la tradition, on chanta les premiers hymnes (ὑμνος) [HYMNUS, PAEAN] et les premiers cantiques (προσωδία) datant, selon toute apparence, des premiers âges. Leurs auteurs passaient pour les fils d'Apollon et des Muses : quelques-uns étaient les fondateurs de ses principaux sanctuaires. Ces hymnes, chantés avec accompagnement de l'instrument préféré du dieu, la cithare ou la phorminx [LYRA], plus tard aussi de la flûte, réglaient encore le mouvement cadencé des chœurs. Apollon lui-même avait inventé la poésie cadencée (νόμος). Le chant et la danse se répandirent avec le culte d'Apollon et des Muses dans toutes les contrées helléniques. L'hymne à Apollon, à côté des concours de danse et de chant établis dès l'origine par les Ioniens à Délos, mentionne le pugilat. Apollon, dont on célébrait la force à cet exercice, qui y avait vaincu Phorbas, présidait aux jeux gymniques avec Hercule et Mercure, et son image se voyait réunie à celle de ces dieux dans les palestres et les gymnases, comme un modèle de vigueur, de beauté et de jeunesse éternelle. Il était le protecteur invoqué, avec les Nymphes et les Fleuves, par tous les jeunes hommes, sous le nom de Κουροτρόφος :

ils lui faisaient des offrandes, fréquemment celle de leur chevelure, la première fois qu'ils la coupaient.

IV

La lyre, l'arc et les flèches, le trépied sont les attributs les plus ordinaires d'Apollon. «J'aimerai l'agréable cithare et l'arc recourbé, et j'annoncerai aux mortels les véritables desseins de Zeus.» Ce sont là les premières paroles du dieu naissant à Délos, et ses attributs sont les symboles de sa triple fonction ; nous les trouverons et aussi quelquefois l'OMPHALOS de Delphes, accompagnant ses images et servant à en marquer le véritable caractère. Il y faut joindre aussi les arbres et les animaux qui lui étaient consacrés, le laurier principalement, et aussi le palmier et l'olivier [ARBORES SACRAE]. Ces arbres sacrés racontaient à leur manière les origines de son culte à l'ombre des bois et au bord des eaux ; les animaux exprimaient l'essence et le génie du dieu sous une forme vivante et symbolique. Le cygne lui était consacré, comme oiseau chanteur, ou mieux comme emblème du soleil, ainsi qu'on le voit dans le Véda. Le cygne, qui passait chez les anciens pour doué d'un vol infatigable, était le compagnon des voyages d'Apollon ; le dieu revenait du pays des hyperboréens dans un char traîné par des cygnes, ou bien un cygne le portait vers Délos (ci-dessus, fig. 367). Un autre oiseau consacré à Apollon comme emblème lumineux, était le coq ; on en comprend aisément la raison. Les statuaires le plaçaient dans la main du dieu du soleil comme un héraut du jour ; par la même raison, les Romains sacrifiaient le coq à la Nuit. Le corbeau était un oiseau fatidique. Un corbeau, lequel n'était autre que le poète Aristée de Proconèse dans une existence antérieure,

accompagnait Apollon à la fondation de Métaponte, et celui qui guida Battus à la fondation de Cyrène cachait Apollon lui-même, le dieu conducteur des colonies. C'est aussi comme animaux divinatoires qu'on consacrait à Apollon le rat et le serpent : le rat est le symbole d'Apollon Sminthien qui le porte dans la main sur des médailles ; le serpent, symbole d'Apollon Pythien [DRACO], avait sa place à Delphes sous le trépied de la pythie. Ces animaux étaient censés contracter, en respirant les exhalaisons de la terre, une vertu prophétique. Le dauphin était l'emblème d'Apollon Delphinien : Apollon prend sa forme, dans l'hymne homérique, pour aller fonder Delphes. Nous l'avons vu dans une peinture de vase (fig. 370), accompagné du dauphin, qui semble être l'image de la civilisation voguant sur les mers, rapprochant par la navigation les rivages éloignés, fondant des colonies jusque dans les contrées sauvages ou barbares. A tous ces titres il appartient à Apollon. Le loup est un symbole de lumière, peut-être par un rapprochement déjà signalé entre λύκος, loup, et λύχη, le crépuscule du matin ; Apollon est appelé Λύχειος à Argos, comme Zeus Λυχαίος en Arcadie, Artémis Λυχαία à Trézène. Dans certaines fables, le loup semble jouer en Grèce le rôle du lion en Orient ; c'est ainsi que, dans la légende de Danaüs, on le voit combattre le taureau, combat qui donna lieu à la fondation du temple d'Apollon Lycéen. Les monnaies d'Argos et de l'Argolide portent, dès l'origine, l'effigie d'un loup, dont la tête quelquefois est entourée de rayons. Le loup reparaît dans les traditions et les symboles d'un grand nombre de pays ; dans les légendes relatives aux origines de Delphes même, on voit les Deucalionides, guidés par les hurlements des loups, échapper aux pluies diluviennes et bâtir sur le sommet du Parnasse la ville de Lycorée. Il y avait dans le temple de Delphes, près du grand autel, un loup de bronze, consacré en l'honneur d'un loup qui avait fait

retrouver les trésors du temple dérobés par un voleur. L'image d'un loup, qu'on appelait le héros Λύκος, était placée, à Athènes, à l'entrée des tribunaux. A ces animaux réels se joint un animal fabuleux, le griffon, animal composé, d'origine probablement orientale [GRYPHUS]. On voit le griffon, le corbeau, le serpent, avec le trépied et la lyre d'Apollon, sur une pierre gravée du musée de Berlin (fig. 371). D'autres animaux encore sont, quoique moins fréquemment, des acolytes d'Apollon : le daim ou la biche, qui l'accompagnent aussi bien que sa sœur Artémis [DIANA] ; la cigale, la sauterelle, le lézard, le vautour, etc.



Fig. 371 Attributs et acolytes d'Apollon

V

Le culte d'Apollon fut inconnu des premiers Romains. Son introduction à Rome se rattache aux premières relations entre les peuples italiens et les Grecs établis dans la partie méridionale de la Péninsule. Apollon n'était pas encore nommé dans les INDIGITAMENTA de Numa. L'histoire des livres sibyllins [SIBYLLAE] apportés de Cumès à Rome au temps de Tarquin le Superbe indique d'où venait la religion nouvelle et à quelle date elle fut importée. D'après un passage de Tite-Live, les Romains se seraient mis dès l'origine en rapport avec l'oracle de Delphes. Camille consulta Apollon Pythien lors du siège de Veii et, après la prise de la ville, lui consacra la dîme du butin. Apollon avait déjà au temps des décemvirs, sinon même plus tôt, un sanctuaire situé aux prés Flaminiens ; la construction d'un temple y fut commencée en 432 av. J. -C. en exécution d'un vœu fait pendant une peste (*pro*

valetudine populi) ; c'est ce même temple que Tite-Live mentionne plus tard sous le nom de temple d'Apollon Medicus. Il ne paraît pas qu'il y ait eu d'autre temple d'Apollon jusqu'au règne d'Auguste. En 399 av. J.-C., à l'occasion d'une nouvelle épidémie, Rome eut pour la première fois recours, d'après la prescription des livres sibyllins, au LECTISTERNIUM ; on y vit Apollon avec Diane et Latone prendre, parmi d'autres dieux grecs, une place principale. Enfin c'est encore après avoir consulté les livres sibyllins que Rome, menacée par Annibal, institua des jeux en l'honneur d'Apollon [LUDI APOLLINARES], semblables aux jeux Pythien de la Grèce avec des sacrifices selon le rite grec. Le dieu que les Romains empruntèrent des Grecs, fut, on le voit, l'Apollon devin et sauveur. Les Vestales l'invoquaient sous le nom d'*Apollo Medicus* et d'*Apollo Paeon*. Dès le temps de la deuxième guerre punique et de la fondation des jeux apollinaires il était, comme le remarque Preller, adoré à Rome avec tous ses attributs et dans toute l'étendue de sa puissance ; il était un dieu sauveur, le dieu des oracles, de la musique et de la joie ; enfin, quand on excitait sa colère, il devenait un dieu vengeur : «la gaieté, le caractère hospitalier qui accompagne d'ordinaire ces cérémonies, est un des traits particuliers aux fêtes de l'été et des moissons qu'on célébrait en l'honneur d'Apollon... A côté des anciens dieux du Latium et de la Sabine, dit encore le même auteur, aucun dieu n'est devenu plus populaire que l'Apollon grec. Ce culte étranger eut même assez de sève pour rajeunir à une époque où les cultes nationaux étaient en pleine décadence. Sous Auguste il prit place à côté de Jupiter Capitolin et resta, jusqu'à la fin du paganisme, le dieu le plus adoré. » Auguste, qui fit transporter dans le temple d'Apollon Palatin les livres sibyllins, auparavant gardés au Capitole (les QUINDECIMVIRI, chargés de leur garde, devinrent ses prêtres), avait un culte particulier pour ce dieu, même

avant de lui attribuer la victoire qui lui donna l'empire ; il agrandit son temple d'Actium et rétablit, avec un éclat nouveau, les jeux Actiaques [ACTIA]. Apollon Palatin réunit tous les attributs des Apollon qui l'avaient précédé ; on lui accorda des fêtes et des honneurs dans la nouvelle organisation des jeux séculaires [LUDIS SARCULARES].

VI

Les images d'Apollon furent certainement innombrables dans l'antiquité : beaucoup nous sont connues par les témoignages des auteurs, et un nombre considérable de monuments où ce dieu est figuré subsistent encore aujourd'hui. Les plus anciennes furent ces piliers ou pierres coniques qu'on peut voir (fig. 372 et 373) sur les monnaies de plusieurs cités grecques, ainsi que sur quelques vases, figurant Apollon et quelquefois Artémis, et qui restèrent

jusque dans les beaux temps de l'art la représentation ordinaire d'Apollon Agyieus [AGYIEUS] ; puis des idoles de bois [XOANA], où la forme humaine était à peine indiquée. Ces grossiers symboles portèrent sans doute de bonne heure les attributs qui devaient faire reconnaître le dieu. Le célèbre Apollon d'Amyclée était une œuvre d'un art déjà plus avancé, puisque la statue consistait en une gaine d'airain à laquelle avaient été adaptés une tête casquée, des pieds et des mains ; elle tenait l'arc dans l'une, et dans l'autre la lance. A cette période primitive appartient aussi une idole antique de Lacédémone qui représentait

Fig.373 Apollon Lochios et Artémis Lochia

Fig.372 Apollon Agyieus



Apollon avec quatre bras et quatre oreilles.

Dès que l'art sort de cette enfance, il cherche à former un type de beauté où la force domine d'abord, mais qui gagne en grâce, en élégance et en jeunesse à mesure que la forme se dégage de la raideur et de la rudesse du premier âge de la statuaire. Les figures trouvées à Ténée, à Théra, à Orchomène en Béotie, à Mégare, à Naxos, qui sont de marbre et les plus anciennes qu'on puisse citer ; la précieuse série des bronzes de style ancien ou archaïque du Louvre et d'autres collections le représentent debout, entièrement nu, imberbe, les cheveux longs, tombant sur les épaules ou ramassés derrière la tête ; les bras, quand ils cessent d'être pendants le long du corps, sont tendus en avant, et l'on voit qu'ils tenaient les attributs qui sont ordinairement dans les mains du dieu. On peut rapprocher d'autres monuments des témoignages que nous ont laissés les auteurs au sujet d'ouvrages célèbres de quelques-uns des sculpteurs qui succédèrent aux Dédalides et préparèrent la brillante époque de l'art. Déjà les Crétois Dipœnos et Skyllis, qui vivaient vers la 50^e olympiade (580 avant J.-C.), avaient taillé dans le marbre pour la ville de Sicyone des figures d'Apollon, d'Artémis, d'Héraclès et d'Athéné. O. Müller a ingénieusement conjecturé qu'il s'agit ici de figures groupées représentant la lutte pour le trépied entre Apollon et Hercule, et la réconciliation qui suivit. Nous pouvons nous faire une idée de leur disposition d'après un grand nombre de bas-reliefs et de peintures de vase qui reproduisent cette scène. Tectæus et Augéliion, qui firent l'Apollon colossal de Délos et lui mirent l'arc dans une main et dans l'autre les trois Charites, chacune avec un instrument de musique, appartenaient à l'école crétoise. On reconnaît l'Apollon Délien, leur ouvrage, sur une monnaie de



Fig.374 Apollon de Tectæus et Augéliion

bronze d'Athènes (fig. 374). L'Apollon Philesios, que fit en bronze Canachus de Sicyone, pour le temple des Branchides, le Didymaeon, près de Milet, portait un faon sur sa main étendue. Des médailles de Milet, une statue de bronze, au Musée britannique (fig. 375), une pierre gravée dont le type est conforme, une figurine du cabinet de la Bibliothèque nationale, permettent de reconstituer la statue de Canachus et d'en reconnaître le style. On peut aussi consulter pour le style et les types de cet ancien Apollon la statue archaïque du Louvre, mal à propos restaurée en *Bonus Eventus*, et un buste colossal du même musée. Le même artiste avait fait un Apollon en bois pour l'Ismenion de Thèbes. De Calamis, il y avait à Athènes, au Céramique, un Apollon Alexikakos, tendant son arc qui fut vu par Pausanias ; à Apollonie, en Illyrie, un colosse de bronze qui fut porté à Rome par Lucullus ; un autre en marbre qu'on voyait à Rome du temps de Pline dans les jardins de Servilius. Un sculpteur d'Égine, Onatas, fut auteur de l'Apollon de Pergame, dont Pausanias a vanté la grandeur et la beauté, et d'un Apollon éphèbe, célébré dans une épigramme d'Antipater. En général, Apollon, dans les ouvrages de ce temps, conserve un caractère viril et sévère, les membres longs, le visage rond ; cependant on trouve aussi des formes jeunes dans des sculptures de style archaïque, notamment dans quelques bas-reliefs traités avec plus de liberté que les statues. Apollon y apparaît tantôt vêtu d'une légère chlamyde jetée sur les épaules, comme sur la margelle de puits trouvée à Corinthe, actuellement à Londres ; tantôt entièrement enveloppé de la tunique et du manteau : tel est l'Apollon conducteur des Nymphes et des Charites, du monument de Thasos, au Louvre ; dans ces deux bas-reliefs, Apollon tient la lyre, mais

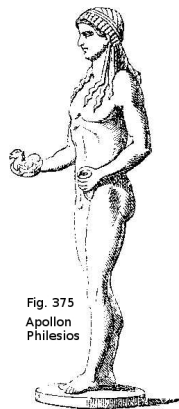


Fig. 375
Apollon
Philesios

ordinairement le vêtement léger lui est donné dans les sujets où il a un caractère guerrier, et pour attributs l'arc et les flèches ; tandis que les longs et amples vêtements appartiennent aux représentations d'Apollon Citharède. On voit le premier (fig. 376) dans les bas-reliefs nombreux où sont figurés Apollon et Hercule se disputant le trépied de Delphes, exécutés à une époque postérieure, mais qui sont tous plus ou



Fig. 376. Dispute du trépied.

moins fidèlement imités d'un même modèle de style hiératique ; l'autre costume est celui que porte Apollon dans tous les bas-reliefs connus sous le nom de monuments choragiques, où on le voit (fig. 377) suivi de sa soeur Artémis et souvent aussi de Lété, sa mère, chantant le péan, en s'accompagnant de la cithare, et recevant des mains de la Victoire le vin de la libation qu'il va verser sur l'autel.

Ces monuments étaient des ex-voto offerts par les vainqueurs des concours de musique aux jeux Pythiens [PYTHIA]. Au fond est figuré un des temples de Delphes. Comme le précédent sujet, celui-ci a été

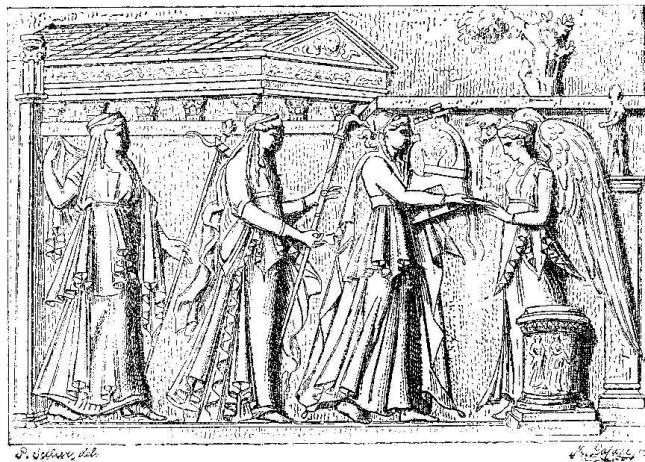


Fig. 377. Apollon, Artémis et Lété, monument choragique.

fréquemment traité et toujours aussi, à ce qu'il semble, d'après un original plus ancien. On rapprochera de ces bas-reliefs beaucoup de vases d'ancien style, à figures noires où le dieu est représenté d'une manière analogue. La distinction que nous avons faite entre les costumes et les attributs qui caractérisent Apollon dans ses différentes fonctions, se peut suivre dans les sculptures et dans les peintures de la belle époque.

Calamis, dont nous avons cité les œuvres ; Pythagore de Rhégium, qui avait fait pour Thèbes deux statues, l'une d'Apollon Citharède. qu'on surnomma l'Intègre, parce qu'il avait conservé, pendant trente ans, après la prise de la ville par Alexandre, l'or qu'un fugitif avait déposé dans son sein, l'autre d'Apollon Pythien perçant le serpent de ses flèches, dont une monnaie de Crotoné (fig. 378), offre peut-être une image ; Myron, auteur d'une statue du dieu, qui fut enlevée par Marc-Antoine aux Éphésiens et restituée par Auguste, et d'une seconde, signé de son nom, dont Cicéron vante la beauté et que Verrès déroba au temple d'Agrigente, font la transition entre les écoles anciennes et celle de Phidias. On voyait de ce grand artiste, dans l'Acropole d'Athènes, une statue en bronze d'Apollon Parnopios.



Fig. 378. Monnaie de Crotoné.

La nouvelle école attique a donné au type d'Apollon son caractère définitif : désormais ce dieu aura l'apparence d'un adolescent qui arrive seulement à son complet développement. Son corps, plus svelte, offre un mélange admirable de grâce sans mollesse et de force élégante, qui tantôt rappelle davantage, selon la remarque d'O. Müller la vigueur gymnastique d'Hermès, tantôt la plénitude et la



délicatesse des formes de Dionysos ; son visage plus ovale, souvent allongé encore par les cheveux noués sur le sommet de la tête, est noble, ouvert, plein de fierté et en même temps de douceur. Scopas, l'un des maîtres de la nouvelle école, en reprenant le type d'Apollon Citharède, tel que l'avaient conçu les maîtres antérieurs, lui prêta une expression nouvelle d'enthousiasme et d'inspiration. Ce fut un Apollon de Scopas qu'Auguste consacra sur le mont Palatin. On pense en avoir retrouvé une imitation dans le célèbre Apollon Musagète du Vatican, qui chante en s'accompagnant de la cithare, couronné de laurier et vêtu d'une longue tunique et d'une

ample stola flottante (fig. 379). Ce même Scopas avait fait, pour l'île de Chrysa, en Troade, un Apollon Sminthien. Des médailles de la ville d'Alexandria Troas représentent l'Apollon Sminthien nu, portant un rat sur sa main droite étendue ou l'ayant à ses pieds ; de la main gauche il tient un arc. Praxitèle est l'auteur de cet Apollon si connu sous le nom de Sauroctone (tueur du lézard), dont il existe plusieurs reproductions, charmante figure d'adolescent

admirable de souplesse et de grâce. Léocharès exécuta plusieurs figures d'Apollon. L'une d'elles était à Athènes, dans le Céramique, où se voyait aussi l'Apollon Patroos d'Euphranor. La figure sculptée sur un autel trouvé à Athènes (fig. 380) en est peut-être une imitation. L'inscription indique que l'autel était dédié à Apollon Agyieus et Patroos, au dieu de Pytho et de Claros, au protecteur de toute



Fig. 380. Apollon Patroos.

la race ionienne.

Nous n'énumérerons pas toutes les images antiques d'Apollon dont les auteurs ont fait mention. Parmi celles qui nous sont parvenues en très grand nombre, nous citerons seulement encore quelques-unes des plus remarquables ou qui offrent un intérêt particulier.

La plus célèbre est (fig. 381) l'Apollon Kallinikos, du Vatican, appelé aussi Apollon du Belvédère. On a vu dans cette statue, qui semble, à certains détails, une imitation d'un original en bronze, tantôt un Apollon vengeur détaché du groupe des Niobides, tantôt une imitation de l'Alexikakos de Calamis, tantôt un Apollon chassant les Erynnies, tantôt le vainqueur de Python, de Tityus ou de Marsyas. Ces diverses hypothèses et d'autres encore peuvent s'accorder avec la découverte d'une figure de bronze reproduisant exactement l'Apollon du Vatican, et qui tient dans la main gauche, qui manque à celui-ci, un fragment de peau dans laquelle il faut voir selon les uns l'égide, et selon les autres la dépouille de Marsyas vaincu. On sait quel enthousiasme l'Apollon du Belvédère a excité. O. Müller pense que l'original ne devait pas être antérieur à Lysippe. A côté de cet Apollon combattant, les Apollon au repos forment un groupe qui comprend d'admirables statues. Le Louvre en possède plusieurs. On donne quelquefois le nom d'Apollon Lycien, d'après un passage de Lucien, à un Apollon dont le bras gauche s'appuie sur une colonne ou un tronc d'arbre, tandis que le bras droit est rejeté au-dessus de la tête, attitude pleine de grâce et d'abandon. Tels sont aussi l'*Apolline* de Florence et une



Fig. 381. Apollon du Belvédère.

statue du Louvre. L'Apollon Citharède est tantôt nu, comme l'Apollon au cygne du musée du Capitole, si gracieux et presque féminin, ou comme l'Apollon au griffon du même musée, plus puissant et plus majestueux ; ou bien vêtu de la stola pythique comme l'Apollon Musagète, attribué à Scopas, dont il a été parlé plus haut, ou celui qu'on voit dans le bas-relief de l'apothéose d'Homère.

Apollon, comme dieu prophétique, a été souvent représenté assis ou appuyé sur le trépied, ou c'est ainsi qu'on voit encore sur diverses monnaies, par exemple sur celle des Amphictions (fig. 382), où il porte aussi la stola pythique. La figure

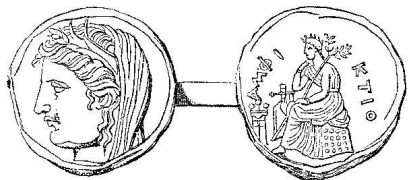


Fig. 382. Monnaie des Amphictions.

383 reproduit une ciste gravée gréco-étrusque : Apollon est assis devant l'*omphalos*, sur lequel est perché le corbeau fatidique ; il tient en main le laurier, comme

dans un très-grand nombre de ses représentations, et répond à Œdipe, qui est venu consulter l'oracle. On le voit encore, nu ou vêtu, mais caractérisé de la même

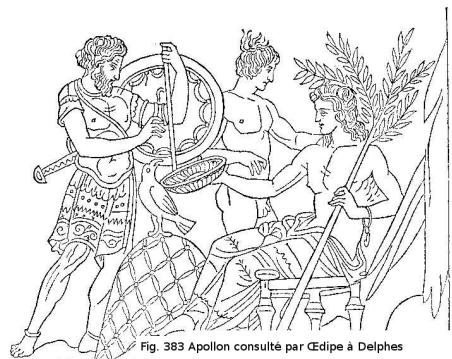


Fig. 383 Apollon consulté par Œdipe à Delphes

façon, sur des vases peints, dans des peintures murales, sur des pierres gravées, etc. Le laurier dans la main d'Apollon est une marque de son rôle de purificateur dans beaucoup de représentations sur lesquelles on reviendra ailleurs [LUSTRATIO]. Il est figuré comme dieu de la médecine dans une peinture de Pompéi, à côté d'Esculape et de Chiron, et sur des monnaies où il a pour attribut le serpent. On reconnaît Apollon Nomios, ou pasteur, dans une statue de la villa Ludovisi : assis sur un rocher, il tient la lyre, et le bâton

des bergers (*pedum*) est à côté de lui. Un bronze de style fort ancien, du musée de Berlin, le montre dans les mêmes fonctions, portant un mouton. La belle médaille d'Antigone (fig. 384), frappée selon toute apparence après la victoire de son fils Démétrius Poliorcète sur Ptolémée Soter, représente Apollon protecteur des navires. Il est assis sur la galère amirale qu'Antigone lui consacra. Diverses compositions où Apollon est mis en rapport avec d'autres figures mythologiques, Diane, Latone, les Muses, Mercure, Marsyas, Daphné, etc., seront indiquées au nom de ces personnages.



Fig. 384. Médaille d'Antigone.

L. DE RONCHAUD.

Dictionnaire des antiquités grecques et romaines

d'après les textes et les monuments

Sous la direction de MM. Ch. Daremberg et EDM. Saglio

1877- 1919